

Fitzcarraldo de Werner Herzog

Fitzcarraldo Allemagne (RFA), 1982, 157 minutes

Maurice Elia

Number 193, November–December 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1997). Review of [Fitzcarraldo de Werner Herzog / *Fitzcarraldo* Allemagne (RFA), 1982, 157 minutes]. *Séquences*, (193), 18–18.

FITZCARRALDO

de Werner Herzog



Entre Don Lope de Aguirre, le conquistador ambitieux et mégalo-mane d'Aguirre, la colère de Dieu et l'ingénieur Fitzcarraldo, obstiné jusqu'à la folie, il n'y a que des ressemblances frappantes. Les deux hommes appartiennent au monde spirituel du cinéaste Werner Herzog. De plus, ils sont tous deux interprétés par le vibrant Klaus Kinski, dont le physique étrange et l'allure de dément conviennent parfaitement aux individus hystériques qu'il interprète pour le cinéaste allemand, considéré à l'époque comme le plus romantique (au sens germanique et littéraire du terme) de toute une génération de réalisateurs. Dans les deux films, nous sommes au Pérou, enfoncés la plupart du temps dans une forêt vierge peu hospitalière. À dix ans d'intervalle, Herzog nous présente un héros atteint de névrose obsessionnelle, dont le portrait voudrait ressembler à celui plus concret de certains personnages haut placés qui nous entourent.

Fitzcarraldo, c'est l'in vraisemblable histoire d'un ingénieur ruiné, passionné d'opéra et vivant, au début du siècle, à Iquitos, une bourgade de la forêt amazonienne. Cet homme a une obsession: bâtir un immense théâtre réservé à l'opéra en pleine Amazonie où il pourra faire venir son idole, le grand chanteur Enrico Caruso, et aussi, pourquoi pas, Sarah Bernhardt en personne. Pour financer ce rêve fantastique, il décide d'exploiter à lui tout seul une immense concession de caoutchouc située au-delà des infranchissables chutes de l'Ucayali. Pour y accéder, il lui faut un bateau qu'il achète

et auquel il fait franchir une montagne avant de rejoindre un cours d'eau navigable et gagner la zone à exploiter. Torturé par la fièvre, la chaleur, les moustiques et des ouvriers parfois réticents à le suivre dans son aventure, Fitzcarraldo réussit cependant l'impossible.

À l'instar de son héros, Herzog s'est lui aussi heurté à des difficultés de tous ordres dans sa grandiose entreprise. D'Iquitos, il était presque impossible de téléphoner à l'étranger. Tous les jours, il y avait une ou deux pannes de courant. La route n'était pas goudronnée et finissait dans un véritable borbier. Quant aux taxis qui menaient aux bureaux de production, ils étaient parfois dotés d'une paire de tenailles en guise de volant et il leur arrivait de ne pas avoir de plancher, ce qui fait que les passagers devaient souvent s'agripper aux portières pour ne pas être éjectés avec celles-ci. Puis, il y a eu des grèves, des jours de chaleur torride, des noyades accidentelles, des affrontements entre les tribus locales, l'enlèvement des machines, la maladie de Jason Robards (remplacé par Kinski), le départ et le remplacement de deux autres acteurs originels, Mick Jagger et Mario Adorf. Le tournage de **Fitzcarraldo** devint très vite une sorte de journal de bord du personnage principal. Mais tout cela était prévu par Herzog, qui avait failli mourir lors du tournage d'**Aguirre**, une dizaine d'années plus tôt, et dont la préoccupation principale était de vouloir montrer des images que l'on verrait pour la première fois, ou du moins comme si c'était pour la première fois, sur un écran. Et ce sont toujours des images d'une immense splendeur.

Le sens dans tout cela? Comme **Aguirre**, **Fitzcarraldo** était une parabole sur l'impérialisme. Gilles Jacob avait une fois qualifié Herzog de *nouveau Murnau*, puisque selon lui, il mettait en scène ses visions avec une conscience quasi religieuse de sa mission. Parfois, cette conscience paraît, encore aujourd'hui, quelque peu arrogante aux observateurs extérieurs. Cependant, c'est mal connaître le cinéaste qui donne à son héros des motivations très humaines. Dans *Le Cinéma en République fédérale d'Allemagne*, les auteurs (Hans Günther Pflaum et Hans Helmut Prinzler) ont su parfaitement expliquer ces motivations: «(Fitzcarraldo) ne veut pas que son engagement lui rapporte un quelconque profit, même idéologique; c'est un homme comme vous et moi, lorsque nous voulons faire connaître l'art aux gens que nous aimons bien. Seulement, Fitzcarraldo est plus grand, plus fou, plus spectaculaire de quelques pointures...» Et l'ambivalence qui caractérise le mécénat est tout aussi subtilement analysée dans le film: «Quand Fitzcarraldo réalise ses folies, c'est tout de même au bout du compte, aux dépens des hommes auxquels il voudrait apporter un bienfait en leur ramenant le grand opéra dans la jungle, le long de l'Amazone. Mais ce que les Européens ont apporté aux habitants d'autres continents, fût-ce seulement des biens culturels, a-t-il jamais été dans l'Histoire uniquement un profit pour les personnes concernées? En quoi la glace que Fitzcarraldo offre aux enfants de la jungle est-elle différente du Coca-Cola ou des boîtes de bière des époques ultérieures?»

Ce film de la démesure permit tout de même au cinéaste de décrocher un Prix de la mise en scène à Cannes cette année-là. **S**

Maurice Elia

FITZCARRALDO

Réal.: Werner Herzog — **Scén.:** Werner Herzog — **Phot.:** Thomas Mauch — **Déc.:** Henning von Gierke, Ulrich Bergfelder — **Mus.:** Popol Vuh — **Mont.:** Beate Mainka-Jellinghaus — **Int.:** Klaus Kinski (Brian Sweeney Fitzgerald alias Fitzcarraldo), Claudia Cardinale (Molly), José Lewgoy (Don Aquilino), Miguel Angel Fuentes (Cholo, le mécanicien), Paul Hittscher (le capitaine), Huerequeque Enrique Bohórquez (le cuisinier), Grande Othelo (le chef de gare), Peter Berling (le directeur de l'Opéra) — **Prod.:** Werner Herzog, Lucki Stjepic — Allemagne (RFA) 1982 — 157 minutes.